

## D'un maître 30 à un maître 35

Gilbert Walusinski

1959, Bulletin Vert n° 201

*Plus de soixante ans après qu'il ait été prononcé, ce discours de Gilbert Walusinski n'a rien perdu de sa force de conviction. Nous avons tous été marqués par un ou des professeur(s) qui a(ont) bien souvent été déterminant(s) dans le cours de nos études, et cela quel que soit notre niveau (peut-être plus encore quand nous ne réussissions pas brillamment) et quel que soit le niveau auquel nous avons côtoyé ce ou ces professeur(s), de la Maternelle à l'Université.*

*Oui, nous autres professeurs avons une grande responsabilité humaine dans la formation des futurs hommes qui nous sont confiés, et cela même en enseignant les mathématiques. Si nous ne réussissons pas toujours à les leur faire aimer, à les faire réussir, prenons garde au moins à ne pas les leur faire prendre en aversion. Comme le dit « Walu » (nom que lui donnaient ses amis) dans son discours, notre enseignement est d'autant plus efficace quand nos élèves s'aperçoivent que nous n'ignorons pas (complètement !) les autres disciplines.*

« Il n'y a pas d'autre éducation rationnelle que d'être soi-même un modèle, fût-il, s'il n'en peut être autrement, effrayant. » Albert EINSTEIN (*Comment je vois le monde*).

Ce n'est pas à Bruxelles que nous nous trouvons aujourd'hui, mais dans un lieu privilégié qui est comme la capitale de tous les peuples.

Ce n'est pas entre seuls membres de la Société Belge de Professeurs de Mathématiques que se déroulent ces débats, mais entre éducateurs qui viennent de pays différents, qui enseignent dans des établissements différents par leur organisation ou leurs ambitions, entre collègues qui sont donc très différents les uns des autres, mais qui affrontent le même problème humain : « Comment enseigner la jeunesse du monde ? »

Et ce n'est pas d'un procédé pédagogique plus ou moins efficace ou d'une méthode plus ou moins fondée que nous avons à discuter, mais de notre responsabilité humaine.

Voilà d'extraordinaires et heureuses circonstances ; voilà un grand sujet. Il serait donc bienséant que je vous remercie de me donner la parole, que j'explique ma confusion,

ou que je vous dise, avec toute la fausse modestie qui convient, que je suis indigne de l'honneur que vous me faites. Je préfère reconnaître simplement que je suis heureux d'être parmi vous, que je suis fier de la confiance que me témoignent les organisateurs de ce Congrès, en me faisant parler après et avant des Collègues dont la science et la compétence, et la sagesse aussi, me confondent. Puis-je ne décevoir personne en apportant aux débats ce qui n'est qu'un témoignage d'un professeur de quarante ans.



Avant de réfléchir à la responsabilité humaine du professeur de Mathématiques que je suis devenu, j'ai pensé aux maîtres qui m'ont formé. Rassurez-vous : je sais que parler de sa reconnaissance est le comble de l'ingratitude. D'ailleurs je n'ai été qu'un honnête élève moyen, perdu dans la foule de classes déjà nombreuses ; j'ai ri comme tout le monde des originalités de mes profes-

seurs, tel ce mathématicien distrait qui tenait toujours son parapluie à l'envers. Je ne renie rien des irrévérrences de ce groupe de quarante garnements parisiens aux prises avec les horaires, les programmes et les traditions de l'Université, cette vieille dame respectable comme la Sorbonne, mais que les « potaches » imaginent sous les traits d'une « Folle de Chaillot ».

J'étais élève au lycée Charlemagne, dans le cœur du vieux Paris, ce quartier du Marais où il y a de nombreux souvenirs de toutes les révolutions du XIX<sup>e</sup> siècle. Un peu avant les années 30, j'eus la chance



d'avoir Francisque Marotte comme professeur de Mathématiques. C'est à lui que je dois le plaisir d'être parmi vous. Son exemple, sa personnalité, son enseignement, eurent tôt fait d'éveiller, dans le petit écolier que j'étais, la vocation qui sommeillait sans doute au creux de mes chromosomes.

Qui était Marotte ? J'ai su depuis que beaucoup de ses idées étonnaient ses collègues ; peut-être le jugeaient-ils « original ». Pour les passants de la rue Saint-Antoine, il faisait plutôt penser à un père tranquille, cheveux gris, grandes moustaches gauloises ; du genre « bedonnant », comme disent les espiègles du quartier. Pour nous, les élèves, c'était le type du brave et bon « prof ». S'il tolérait parfois un rien de chahut, ce qu'il faut de désordre pour comprendre les avantages de l'ordre, nous respections tous sa science et sa patience.

J'aimais la clarté de ses exposés, le ton de son discours, le timbre de sa voix et la façon si compréhensive et comme amicale qu'il avait de se pencher sur nos erreurs. Mais je pourrais en dire autant d'autres professeurs. En classe de Seconde, à quinze ans, je fus tout de suite conquis par le charme dynamique d'un jeune professeur de physique. C'est Marotte pourtant qui entraîna ma vocation. Pourquoi cela ?

Il a fallu le recul des années pour que je le comprenne. A mes yeux, Marotte n'était pas seulement un professeur, mais aussi un savant et un homme.

Un savant modeste, sans doute. Ce n'était pas Descartes, ni Clairaut, ni Bourbaki ; mais je savais confusément que Descartes et Clairaut étaient morts et j'ignorais que, juste à ce moment, Bourbaki s'enfantait dans la joie. Il y avait ceci : que la classe de Marotte était un plaisir réel ; nous y étions actifs, mais il était, lui, vraiment là. Les Mathématiques vivaient, enrichies d'aperçus instructifs sur leur histoire. Pourtant je n'eus connaissance de la compétence particulière de Marotte sur l'histoire des Mathématiques grecques que durant ma dernière année de lycée. Mais j'ai un souvenir précis des portes qu'il ouvrait sur la vie de la science. Justement parce qu'il avait cette connaissance historique, son enseignement ne donnait pas cette idée fausse des Mathématiques achevées, parfaites, arrivées au stade qui ne requiert plus que l'admiration muette des initiés... Sans jamais le dire à ces jeunes gens que les grands mots font sourire ou que les bons conseils détournent de leur voie, il nous faisait sentir qu'il y avait un relais à prendre...

Marotte, à mes yeux, n'était pas qu'un savant estimable. C'était un homme aussi. A 17 ans, je ne pouvais séparer mon goût de la science de ma passion pour les questions sociales. Marotte ne sortait jamais, faut-il le dire, de la neutralité la plus stricte et je ne soupçonnais pas, alors, l'orientation de ses convictions personnelles. J'avais plus ou moins conscience que ce n'était pas un homme enfermé dans sa spécialité, mais un homme ouvert bien au contraire à tout ce qui fait la vie du monde. Deux faits récents renforcent cette impression d'élève. Il y a quelques mois seulement, un vieil ami qui fut toute sa vie correcteur d'imprimerie et comme malgré lui maître à penser d'un grand mouvement d'idées sociales, me surprit fort en prononçant le nom de Marotte ; il l'avait connu dans les premières années de ce siècle et des aspects imprévus de cette personnalité en étaient pour moi éclairés. Plus récemment encore, je trouvai le nom de Marotte dans une « *Revue de l'Enseignement des Sciences* », qui défendait en 1907 des idées encore neuves aujourd'hui. Ces petites vagues qui semblent venir du fond de l'oubli, me font mieux comprendre aujourd'hui pourquoi, en 1932, Marotte orientait ma vie, ou même, sans que j'en sois pleinement conscient, la marquait.

De lycéen, je devins étudiant en Sorbonne. En 1935, je suivis le cours d'Elie Cartan. L'œuvre du savant est connue ; je ne veux parler ici que de l'homme et du professeur admirable.

Les cours avaient lieu à l'Institut Poincaré, derrière le Panthéon. J'aimais y aller par le chemin des écoliers, après quelques détours dans les rues si animées du quartier Mouffetard, où il y a comme

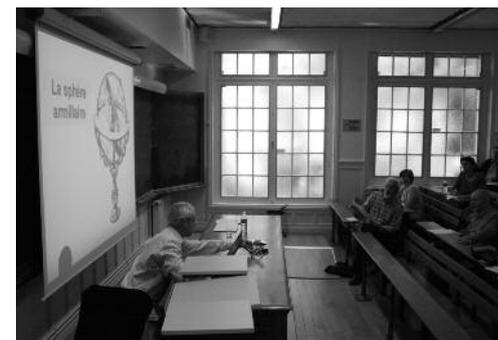
une fraternité des vieilles maisons et des hommes. Au coin de la rue du Pot-de-Fer et de la rue Lhomond, je me rappelle avoir rencontré plusieurs fois Elie Cartan qui se dirigeait vers l'Institut. Il ne manquait pas de répondre à mon salut d'un coup d'œil sympathique ; un peu intimidé, je le suivais de loin, étonné malgré moi de la modeste allure de ce passant très ordinaire et qui semblait ignorer la bousculade et les bruits de la rue. Devant le grand tableau de l'amphithéâtre Darboux, il était transfiguré. On ne voyait plus sa taille, qui était plutôt petite, la petite barbe en pointe qui ornait son menton et donnait à sa silhouette une allure un peu démodée. C'était la science moderne qui parlait par sa bouche ; maîtrise absolue : sans une note, sans un lapsus, le tableau se couvrait de symboles, clairement, méthodiquement. L'heure finie, nous avions l'impression trompeuse d'avoir participé au cours, et l'impression juste d'avoir vécu la création d'un chapitre nouveau du grand livre de la science. Nous avions la sensation enivrante de pouvoir tout comprendre.

Dans mon cas, j'avais encore bien du mal, il faut bien l'avouer, à rédiger complètement ce cours sur les espaces à connexion projective où Elie Cartan nous initiait à sa méthode du repère mobile. Je conserve précieusement cette rédaction maladroite, à côté du livre qui fut édité plusieurs années après. Le livre peut être lu et apprécié par tous ; mais dans ces notes personnelles, j'entends mieux la voix d'Elie Cartan.



Elie Cartan (1869-1951)

Amphi Darboux 2010



Je veux dire encore dans quelles circonstances dramatiques j'ai rencontré Elie Cartan pour la dernière fois. J'avais rencontré son fils Louis Cartan, lui-même physicien de grand talent, alors professeur à la Faculté de Poitiers. J'avais été nommé au lycée de cette ville et nous avions participé à une même session de baccalauréat. J'ai gardé le souvenir délicieux d'une après-midi de juillet, quelques jours après, chez Louis Cartan, au milieu de sa famille, sa femme et ses trois charmants enfants. Mais c'était en 1942. Arrêté par la Gestapo en septembre 1942, Louis Cartan fut déporté en Allemagne en 1943. Et un jour de juin 1945, nous apprîmes qu'il ne reviendrait jamais. J'ai revu pour la dernière fois Elie Cartan auprès de sa bru et de ses petits-enfants, dans cette maison encore pleine du souvenir de son fils. Je n'oublierai pas la dignité de ce vieil homme. Son silence aussi, et son regard où se lisaient les reflets confondus de la douleur, de l'intelligence et, pourquoi pas, face à ces beaux petits-enfants, de l'espoir...

Elie Cartan et Francisque Marotte ont disparu. J'ignore s'ils se sont posé le problème de leur responsabilité humaine en tant que professeurs de Mathématiques. J'ai seulement voulu dire comment, élève et étudiant, j'avais été guidé par eux.

Le maître des années 30 avait orienté ma vocation ; le maître des années 35 avait entraîné mes rêves (car un étudiant de vingt ans ne mesure pas toujours exactement ses moyens). Et maintenant, en 1958, je me trouve en présence de garçons de treize à dix-huit ans avec la tâche d'enseigner les Mathématiques. On a peut-être tort de me confier une mis-

sion si importante ; mais la vérité, c'est qu'on manque terriblement de professeurs de Mathématiques en France. Alors il faut bien que je m'applique. Pourrai-je donner à ces jeunes gens un reflet, tout au moins, de ces exemples sans lesquels je serais encore un peu plus au-dessous de ma tâche ?

Je me dis que les temps ont changé, depuis 25 ans, qu'il ne faut pas se contenter de refléter le bon passé, que l'appel de l'aujourd'hui de la science, « le clair, le vif, le bel aujourd'hui », ainsi que disait Mallarmé, est plus pressant, plus impérieux, et plus enivrant aussi. A ces garçons qui parfois se découragent ou bien se lassent, je voudrais demander : « Entends-tu cet appel ? » Mais faut-il le dire ? Le souvenir de ces maîtres que j'ai évoqués ne montre-t-il pas la valeur supérieure de l'action exemplaire ? Cela ne fait-il pas peser sur nos épaules une excessive responsabilité ? Les miennes faiblissent souvent, en tout cas, et je sens que je ne me sortirai d'affaire qu'avec l'aide de vous tous, mes Collègues. Permettez-moi de le dire ici, pour notre propre compte de professeurs de Mathématiques, « *l'union fait la force* »...

Je ne pense pas tellement à ces élèves brillants, comme il arrive à chacun de nous d'en connaître. Aussi lumineux ou aberrant que soit notre enseignement, ces esprits-là ont une voie tracée et ils la suivront de toute façon, même si, stupidement, nous y plaçons des obstacles. Je pense plutôt à ces garçons de treize ans qui ne sont rien, semble-t-il, mais qui sont tout quand on y réfléchit. Sans l'immense travail des obscurs, quelle est l'œuvre des génies ? Sans la compré-

hension de tous, que valent les découvertes et les inventions des audacieux ?

Demain, ce monde encore chaotique, ce monde pauvre, ce monde injuste, il y aura moyen d'y mieux organiser la vie et le travail des peuples, personne n'y mourra plus de faim et il y aura plus de joie et plus de justice pour tous. Tout cela est possible et, dans une grande mesure, cela dépend de nous, puisque nous sommes à la source, puisque notre métier est de former les hommes qui feront ce monde-là. A tous ces jeunes gens, nous devons donner une belle image de la science.

Si nous ne pouvons éveiller les vocations scientifiques, prenons garde au moins de ne pas étouffer celles qui s'éveillent. Chez tous et quelle que soit la forme que prend cette vocation, celle d'un chercheur, celle d'un professeur, celle d'un ingénieur, celle d'un technicien. Là sera la meilleure réponse à certaines objections que l'on nous fait, à nous autres scientifiques : que la vraie culture ne se trouve pas hors d'une profonde connaissance des grands textes littéraires ; ou bien encore que les nombreuses applications pratiques de la science révèlent le méprisable maté-

rialisme qui est au fond de cette notion d'une culture, d'une formation humaine de la jeunesse par la science. Traitant, il y a un quart de siècle, des buts de la recherche scientifique, Jean Perrin écrivait : « On m'a reproché de n'apercevoir que les conséquences matérielles dues à la découverte, alors que je pense que nous tous, qui menons cette croisade, sentons la beauté profonde de la Science. Mais, même au point de vue purement artistique, c'est, par un retour singulier, grâce aux applications matérielles, qu'il y aura des roses pour tous, et non pas seulement du pain, et que tous les hommes auront la possibilité, si leurs aptitudes le leur permettent, d'avoir eux-mêmes cette joie de comprendre et même de créer, qui sera la fleur de notre conquête. » (*La nouvelle espérance*, p. 133).

Un quart de siècle plus tard\*, ces paroles peuvent encore nous atteindre. On peut même dire qu'elles ne s'adressent plus seulement aux spécialistes de la recherche, mais à nous tous qui avons ce privilège d'avoir le plus beau métier du monde. Il dépend de nous que, demain, il y ait des roses pour tous.

\* NDLR : voire trois quarts de siècle plus tard...

*NDLR : rappelons que Gilbert Walusinski (1913-2006) a été l'un des présidents les plus marquants de l'APMEP qui lui a rendu hommage en lui dédiant une plaquette en 2007. Les nouveaux adhérents qui n'auraient pas encore cette plaquette pourront se la procurer gratuitement aux Journées Nationales de Paris en octobre 2010.*